

rite, la cousine germaine du genièvre, mais, il était remarquable aussi par cette humeur joviale qui, chez les Irlandais de la classe inférieure, s'épanche en pluie de calembours et de bons mots et en coq-à-l'âne, impossible pour tout autre peuple que pour les habitants de la verte Erin.

Barney O'Reirdon était un personnage fort important parmi les pêcheurs ses camarades, et jouissait d'une réputation bien méritée de garçon habile et intelligent dans sa partie : peu de bateaux rapportaient autant de poisson au marché de Kinsale que celui de Barney. Son opinion en matière de pêche faisait loi, et dans son petit monde il était ce qu'on pourrait appeler en style de Théâtre un chef d'emploi, ce que César aurait voulu être s'il n'avait été que le second à Rome, le premier de son village. Mais, en sa qualité de grand homme et de premier rôle, Barney était très-jaloux de son influence et de son crédit ; car, plus la sphère où l'on exerce son pouvoir est restreinte, plus il semble qu'on y tient, comme si l'orgueil comprimé dans un être s'en était fait que plus vif, et que nous fussions d'autant plus avares du peu dont il nous est donné de jouir.

Barney, l'oracle des pêcheurs et des marchand d'huîtres de Kinsale, était donc horriblement jaloux.

Attablé un soir dans un des cabarets du village avec d'autres pêcheurs, il était entré en conversation avec ce qu'il appelait une *voile étrangère*, c'est-à-dire un inconnu qu'il croyait rencontrer pour la première fois et qu'il était disposé à traiter comme un ignorant du hant de sa supériorité nautique. Mais l'étranger, de son côté, ne se montrait pas le moins du monde enclin à s'incliner devant Barney et sa science.

— Allons, allons, monsieur O'Reirdon, finit-il par lui dire, à quoi sert tout ce bagout ? *Un chien mordrait son père*, à vous entendre parler comme si vous étiez Christophe Colomb ou sir Crusty-phiz Wrán, quand tout le monde sait que vous n'êtes jamais allé qu'à la pêche des huîtres et des crabes.

— Qui vous a dit ça ? reprit Barney.

Qu'en savez-vous, petit prodige, vous qui avez pu tout au plus pêcher dans une écuelle avec votre grand-mère !

— Très-bien, dit l'étranger.

— Et comment vous permettez-vous de m'appeler par mon nom ? reprit O'Reirdon.

— Ne vous inquiétez pas de cela, dit l'inconnu ; votre cousine Molly Mullins me connaît bien, et voyez-vous, je vous la connais, vous et les vôtres, comme la mère qui vous a portés. Oui, monsieur, et je suis au fait tout ce que vous avez en tête, comme si j'étais dans votre *ceruelle propre*, Barney O'Reirdon !

— Sur mon âme ! alors vous connaissez de meilleures pensées que les vôtres, monsieur Brûle-la-politique, si c'est ainsi qu'on vous appelle.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'on m'appelle ; mon nom vaut bien le vôtre, faute de mieux, monsieur O'Reirdon, et je m'appelle O'Sullivan.

— Un nom n'est qu'un son, répartit sentencieusement Barney, et ne dit pas le bien ou le mal qu'il y a à dire d'un homme.

— Bien ! ou mal ! je suis votre cousin issu de germain, du côté de votre mère.

— Et c'est toi le gaillard qui est parti d'ici il y aura quatre ans à la Chande-leur ?

— Comme vous le dites.

— Tu devrais avoir d'autres manières avec tes aînés, quoique je sois content de te revoir ; mais il n'y a rien comme de voyager un peu pour nous donner des prétentions, dit Barney avec un certain mépris.

— Ma foi, jamais il ne m'est arrivé de me vanter, pour ma part ; mais, comment un homme qui a passé sa vie à pêcher près de la côte peut-il se comparer à celui qui est allé à Fingal ?

Ceci mit un terme à la discussion. Où était Fingal ? Barney n'en avait pas la moindre idée ; mais, décidé à ne pas avouer son ignorance, il couvrit sa retraite avec l'adresse habituelle de ses compatriotes, et noya toute l'amertume de la discussion dans les flots de compliments qu'il s'empressa d'adresser à son cousin sur son heureux retour.